



SEANCE DU 17 novembre 2015.

Restitution de l'intervention de :
Philippe Mengue

Par l'équipe d'auditeurs : Barbara, Camille, Joëlle, Michèle, André, Gilles et Roland.

TITRE : La nécessité de l'oubli, deuxième partie

Jean Robert Alcaras. Bonsoir, merci à toutes et à tous de vous être déplacés pour visiter ces locaux que vous ne connaissiez peut-être pas nécessairement. Vous avez compris la philosophie de la proposition de l'Université qui consistait à faire un geste par rapport à notre difficulté liée au fait de ne plus avoir la faculté des sciences pour prolonger les cours après 20h et en même temps à nous proposer gentiment de nous faire aussi découvrir d'autres lieux ; je vais d'ailleurs essayer d'organiser, pour la prochaine fois où nous nous retrouverons ici, avec les étudiants ici ce soir une visite des locaux qui vous permettrait d'avoir une vision un peu plus générale de l'endroit dans lequel nous sommes ce soir.

Par rapport aux événements terribles de vendredi dernier, je suis désolé de décevoir ceux qui attendent quelque chose de notre part ; nous en avons discuté à plusieurs et j'ai pris le parti de ne pas réagir ce soir à l'actualité. Je pense que je devais simplement vous dire pourquoi. Ni moi ni tous ceux que j'ai pu croiser depuis vendredi dernier nous n'avons rien de plus intelligent à dire que ce que l'on a pu lire ou entendre les uns après les autres pour le moment en tout cas sur des questions dont nous ne sommes pas des spécialistes ou des experts, parce que aussi à l'université populaire, je l'ai déjà dit, nous ne sommes pas équipés ni organisés pour permettre de proposer des réactions à l'actualité et qui soient conformes à l'esprit qui est le nôtre, autrement dit on ne va pas se transformer et se sentir autorisés à avoir un avis sur tout et par exemple moi à titre personnel je suis probablement comme vous, je suis choqué, particulièrement triste mais je n'ai pas forcément la solution et je n'ai aucune légitimité pour donner un avis d'expert que je n'ai pas ; ici à l'université populaire nous souhaitons que nos propositions restent des propositions construites, argumentées, réfléchies, je n'ose pas dire intelligentes mais on aimerait aussi, adaptées, cultivées et un tant soit peu instruites pour ne pas dire expertes, des problèmes que nous avons à traiter. Voilà, je souhaite ne pas vous décevoir en vous expliquant pourquoi je ne vous dirai pas le énième mot supplémentaire à ce sujet. Je vous propose maintenant d'écouter la suite de la réflexion de Philippe. Merci à tous pour votre attention.

Philippe Mengue. Merci Jean-Robert ; oui effectivement juste un mot à propos des évènements. Samedi sur le marché d'Apt un copain militant m'a interpellé sur ma réaction en tant que philosophe, donc là, la pression de l'urgence ; si j'interviens ici, je peux avoir une vie d'engagement comme certains d'entre vous ou la plupart, mais ici je suis là en tant que philosophe et le philosophe il a une mauvaise réputation, on « se fout de la gueule de » Socrate depuis Aristophane et *Les Nuées* ; il a écrit une pièce dans laquelle il met en scène Socrate qui, d'ailleurs, a peut-être été un des éléments qui a favorisé sa condamnation, où on le voit suspendu en l'air dans un panier et contemplant les nuées ; et voilà le portrait du philosophe, il est suspendu dans un panier au-dessus du sol contemplant les nuées et puis il y a une autre pièce toujours du même Aristophane qui se moque des intellectuels et des philosophes où il les fait vivre dans une ville qui est la ville des oiseaux « coucou ville » ou encore « la citée des oiseaux ».

Donc, voilà c'est toujours le même reproche depuis l'apparition du philosophe il est considéré comme celui qui plane, mais bon c'est pas ça le problème, ça c'est l'apparence extérieure, la philosophie, la pensée a besoin de distance, de recul, elle ne peut pas être dans l'urgence du moment ; dans l'urgence du moment, comme tu l'as très bien dit Jean-Robert, on n'a pas grand-chose à dire sur un évènement de ce type ou bien le resituer dans une analyse proprement historique, politique, qui serait un peu pertinente concernant la politique française au moyen orient. Voilà, mais sinon en tant que philosophe il y a une distance par rapport à la réalité qui est nécessaire pour pouvoir l'éclairer, en construire un modèle, une explication, une théorie, ça ne peut pas se faire dans l'urgence. Cette distance ce n'est pas une fuite de la réalité comme on l'interprète au sens commun, ce n'est pas une perte d'assise, le type qui est perdu dans les nuages et qui plane, c'est l'image populaire, mauvaise image qui est bâtie sur le fait qu'on ne peut pas penser dans l'urgence. Dans l'urgence on ne pense pas, on agit d'une manière ou d'une autre.

Et puis la deuxième chose à dire, si j'écoute mon ami qui me fait la pression de l'urgence et de la réalité, vous voyez bien que l'urgence de l'actualité est sans fin, là c'est le vendredi 13 mais dans les urgences pourquoi pas la guerre en Syrie, les immigrés qui sont aux frontières de l'Europe ou de la France ou bien la pauvreté, le chômage ou bien le réchauffement climatique etc...Donc coller à l'actualité, on en n' a jamais fini avec elle il y a toujours quelque chose qui est ou qui paraît encore plus urgent et donc on n'a jamais le temps de réfléchir ni de penser et donc cet impératif, le philosophe peut-être plus que d'autres, est obligé de le retarder, repousser, neutraliser. Je vais donc continuer mes constructions conceptuelles qui n'ont pas d'impact sur la réalité, semble-t-il.

Je reprends Nietzsche où on en était restés ; il faisait une opposition dans la deuxième intempestive, une opposition radicale entre l'oubli total qu'il semblait voir dans l'animal et qui était la condition de son bonheur, donc une dimension anhistorique avec une mémoire très très courte extrêmement passagère et donc du coup une capacité d'oublier qui faisait pour Nietzsche la santé et le bonheur de l'animal et par opposition il dressait le portrait d'un être historique qui, lui, ne peut pas oublier car il a une mémoire et cet être c'est l'homme. L'homme comme être rationnel est un être éminemment historique et donc cet être historique voit l'animal et envie son bonheur, son insouciance, sa capacité d'oublier. La pensée de Nietzsche est montée de telle façon qu'il va considérer qu'il y a la possibilité pour l'homme évidemment d'oublier et que la coprésence dans l'homme de l'anhistorique, de l'oubli qui le met en dehors de l'histoire, la capacité de se concentrer sur l'action c'est oublier tout le reste et c'est cette capacité d'oubli qui nous rends capables d'agir.

Donc l'oubli anhistorique et puis les puissances supra historiques qui ont été évoquées comme la religion, l'art, la science. Ces deux dimensions anhistorique et historique sont présentes en l'homme ; ce sont deux facultés, si vous voulez, et qu'est-ce qui les tient ensemble ces deux facultés de mémoire et d'oubli ? Et bien on nous a répondu, on l'a vu, c'est la vie. La vie ici non pas au sens biologique, la vie telle que l'étudie la médecine, la biologie, la génétique, la vie ici est

prise au sens très romantique des Schopenhauer ou d'autres qui l'ont précédé, la vie comme force de création, force plastique, capacité d'inventer des formes. Donc conception métaphysique ici de la vie. Et c'est la vie qui va, en vue de son maintien, en vue de son enrichissement, en vue de son développement, qui va se servir de ces deux facultés. Et donc le problème va être de savoir faire les comptes si je puis dire, on rentre dans un décompte « *ah là il y a trop de mémoire, ah là il n'y a pas assez d'oubli* » et donc vous voyez bien on fait les comptes de ces facultés selon le trop ou le trop peu mais quel est le critère selon lequel on va dire « *là on se souvient trop, il y a trop de mémoire dans la collectivité française il faudrait qu'on oublie un peu, ou inversement* » ? Donc ça c'est tout le problème et Nietzsche ne nous donne pas les règles qui nous permettraient de faire ce dosage. Il faut qu'il y ait un dosage mais il ne nous dit pas lequel et, on comprend pourquoi, parce que si la vie est à la racine de ces deux facultés d'oubli et de mémoire, si la vie a besoin des deux, elle a besoin d'oublier pour la santé comme elle a besoin aussi d'un minimum de mémoire pour pouvoir agir, donc cette vie en tant qu'on la définit comme invention permanente de nouvelles formes, il ne peut pas y avoir de règles universelles à priori ou antécédentes c'est donc à chaque coup la vie qui a à s'auto-régler et à trouver la part d'oubli et la part de mémoire dont on a besoin.

Je voudrais maintenant souligner rapidement deux choses. L'apport de Nietzsche est fantastique, c'est une rupture dans la tradition philosophique, on avait vu comment Platon faisait de l'esprit une mémoire. Dans la direction de la sagesse, de la connaissance, le savoir comme une mémoire, celui qui a été le plus loin c'est Hegel. Hegel nous dit que finalement le but de l'histoire humaine est la conscience de soi de l'esprit : cette conscience de soi de l'esprit est le savoir, savoir de l'esprit, c'est-à-dire le savoir de ce qu'est l'histoire humaine, de comprendre son parcours, sa nécessité, les enchaînements des époques. Et comme pour Hegel l'esprit n'est autre que, n'a d'existence que dans des civilisations avec des institutions et évidemment des discours, des œuvres, des œuvres d'art des discours politiques, tout ce qui fait une civilisation c'est une création de l'esprit et cet esprit tend à se connaître et ne se connaît par conséquent complètement que s'il arrive à comprendre la nécessité qui préside à l'apparition des époques et des civilisations dans leur diversité. Donc premier thème, le savoir, la sagesse philosophique est mémoire de soi, mémoire de soi, l'histoire humaine est un processus dans lequel la Raison ou l'esprit se découvre lui-même. La raison qui préside à l'histoire humaine est une raison qui est latente au sens où elle n'est pas explicitée dans un discours, dans une prise de conscience de soi. Cette connaissance de soi, l'esprit constructeur de civilisation, si vous voulez, ne l'acquière, ce savoir de lui-même, qu'après coup, qu'une fois que les événements sont passés. Vous connaissez peut-être tous cette célèbre phrase de l'introduction de *la philosophie du droit* de Hegel : « *la chouette de minerve* (c'est-à-dire la sagesse, Athéna, l'intelligence) *ne prend son envol qu'à la tombée de la nuit* » ; donc, à la tombée de la nuit ça veut dire quand les travaux du jour, les événements, les guerres sont terminés, à la nuit, et c'est à la nuit qu'elle retourne et quelle comprend la nécessité rationnelle qui a présidé aux événements. Cela paraît aberrant, c'est la folie, ils sont dingues, ils se tirent dessus, ils se tuent, c'est des massacres, c'est des saccages, quelle folie que l'histoire humaine, « *c'est une histoire de fous racontée à un idiot* » fait dire Shakespeare à un de ses personnages, oui mais il y a une nécessité profonde, quelle est la nécessité profonde des événements qui sont en train de se jouer en ce moment entre l'Europe et Daesch ? on ne pourra le savoir qu'à la fin de cet épisode, pour Hegel, pour un hégélien il faut attendre pour voir, peut-être qu'il y a un sens qui ne nous apparaît pas mais qui est très profondément en train de travailler l'histoire de l'Europe, du Moyen Orient, de la religion islamique et de la chrétienne aussi bien.

Pour Hegel, la mémoire en tant que recueillement, en tant que ré-intériorisation de toute l'histoire c'est la philosophie même, c'est la sagesse, le savoir, la science ; la science encyclopédique c'est cette récapitulation, cette ré-intériorisation.

On pourrait prendre Marx, alors évidemment c'est une autre perspective mais il y a quand même cette philosophie, cette ontologie de l'histoire où, vous le savez, normalement avec la dialectique etc, même si c'est une présentation un peu fruste que je fais de Marx, néanmoins sous l'influence hégélienne dont il est le disciple de gauche, il y a une histoire rationnelle : ce n'est plus l'esprit qui préside à la construction des civilisations mais la lutte des classes, les contradictions économiques, les rapports de force qui ont le primat et qui permettent d'expliquer les civilisations, les super structures etc... donc l'histoire c'est l'histoire de la lutte des classes mais il n'écrit pas ça pour dire simplement qu'il y a la lutte des classes, il écrit tout ça dans une finalité qui est qu'on en prenne conscience et cette conscience c'est la science, le marxisme, le matérialisme dialectique historique et qui permet au prolétariat, aux classes dominées, de faire cesser l'exploitation et de créer une société de communauté de paix, de justice... Donc voilà le communisme en tant que il y a une rationalité aussi mais cette fois elle n'est plus un principe posé à l'extérieur de l'homme ou plutôt une classe sociale, elle est immanente à une classe.

De même ici on voit que pour Marx comme pour Hegel, comme pour toute la philosophie des lumières, la raison a un lien profond avec la mémoire, la rationalité est du côté de la mémoire. Nietzsche a introduit une rupture, il dit non ça ne marche pas, c'est une illusion tout cela. L'histoire et le savoir historique de Marx et Hegel, de tous les philosophes passés, toute cette mémoire peut jouer un rôle négatif, peut avoir une fonction pathologique et par conséquent pour contrecarrer cette fonction pathologique de la mémoire, il faut de l'oubli, il faut de l'anhistorique, l'homme n'est pas un être historique, il l'est mais pas seulement, il a une autre dimension.

Voilà donc ici la première grande rupture que Nietzsche introduit. La première grande idée c'est la critique des lumières, la philosophie des lumières grâce à la raison, à la mémoire et à l'école, et bien on va sortir les sociétés de leur archaïsme et créer une société nouvelle, qui sera en progrès sur les précédentes etc... la philosophie de l'histoire avec son progrès et le rôle de ce progrès, le moteur de ce progrès c'est la connaissance et la connaissance historique qui en fait partie de façon éminente surtout chez Hegel.

Deuxième grande idée qui est très intéressante pour nous aujourd'hui c'est que les moyens qui permettent à une civilisation de se construire, de se maintenir, ces moyens nécessaires, constitutifs risquent toujours de la mettre en péril. Cette idée qu'il n'y a pas d'un côté le bien de l'autre côté le mal, que les choses qui sont les meilleures nos remèdes, si vous voulez, sont en même temps des poisons. L'idée n'est pas qu'il y a des remèdes qu'on peut mal utiliser qui deviennent des poisons, tel un enfant qui s'empare d'un tube de médicaments évidemment pour lui c'est un poison, non ce n'est pas cela qu'il veut dire, il veut dire ce qui est bon le remède est en lui-même, intrinsèquement aussi un poison. Et donc ce avec quoi la civilisation se fait, c'est-à-dire la raison humaine, l'utilisation de la mémoire, et bien ces outils de construction humaine et soi-disant facteurs de progrès peuvent se retourner contre la civilisation et nous pourrions périr de trop de rationalité, de trop de mémoire. Donc vous voyez ici une philosophie de l'ambivalence, de l'ambiguïté qui est la deuxième rupture avec évidemment le monde des lumières parce que la raison elle est bonne en soi, c'est bon en soi, il faut éclairer, éduquer, démystifier. Il y a, dit Nietzsche des bonnes mystifications et il y a des mauvaises démystifications. Donc il faut démystifier l'idée de mystification et de démystification ; c'est très important, ça va devenir capital pour évidemment pour la philosophie par la suite.

La mémoire chez Nietzsche et l'oubli, l'apologie de l'oubli, on y reviendra en seconde partie à partir d'un texte qu'on vous projettera. Juste pour terminer, ce que je n'ai pas dit et qui est très important c'est que Nietzsche va distinguer trois sortes de mémoire ou trois sortes d'histoire et qu'il va nous montrer, selon le principe que je viens de vous dire, que chacune est un bienfait, un apport mais aussi un poison ; un poison évidemment en tant que conséquence négative. Alors comme on a vu que la racine dont il faut partir c'est la vie, la philosophie de Nietzsche est une philosophie de la vie qu'il appellera volonté de puissance, c'est quoi vivre ? Alors on va dire vivre on ne sait pas ce que c'est surtout quand elle est définie à cette hauteur là mais au moins déjà :

- c'est agir, c'est poursuivre un but et on a le présent
- ensuite vivre c'est aussi conserver et vénérer ce qui a été et donc on a le rapport au passé
- et enfin vivre c'est souffrir et chercher une délivrance et ça c'est l'espérance et c'est l'avenir.

Mais en même temps, par rapport à ces trois fonctions on va donc distinguer trois sortes d'histoire :

- La première pour l'action on va avoir l'histoire monumentale qui est l'histoire qu'on enseignait beaucoup, maintenant c'est interdit à l'école primaire, mais par exemple on pouvait nous exalter sur *Roland à Roncevaux* il y avait *la chanson de Roland* qu'on étudiait en français, en histoire, on suivait ces épisodes glorieux où Jeanne Hachette sur les remparts de Paris s'opposant aux normands ou aux vikings etc... voilà, c'est une histoire glorieuse où on nous proposait après la guerre des modèles héroïques, des modèles à imiter, ça c'est fini, l'esprit critique s'est emparé de ça... vous voyez ce que je veux dire l'homme d'action qui veut faire des grande choses a besoin de modèles. Il se réfère au passé non pas pour savoir ce qui s'est exactement passé mais pour y puiser des modèles d'hommes et des modèles d'action d'où le rôle du mythe, de la poésie, du conte historique, chanson de geste etc...
- La deuxième histoire c'est l'histoire antiquaire. Étant donné que l'homme est un être historique et que il a un passé auquel il se rapporte d'une façon différente que le monumental ; il veut avant tout préserver, conserver ce passé dans l'état de fidélité la plus exacte ; il veut surtout le commémorer, en faire un monument au sens non pas de l'histoire monumentale mais au sens de la fidélité au passé. Qu'est-ce que veut cette histoire ? elle veut, elle crée surtout une mémoire, il ne faut pas oublier ce qui s'est passé, le commémorer, le rappeler le plus possible fidèlement. Donc ici ce n'est pas vraiment la vérité qui est en jeu c'est la fidélité, fidélité à nos morts : 11 novembre, ainsi des différentes fêtes, commémorations publiques, il faut être fidèle, fidèle à un patrimoine, à quelque chose qu'on a reçu. L'histoire antiquaire ou traditionaliste c'est l'histoire qui se rapporte à la tradition et qui met le poids sur la tradition et nous verrons principalement dans son rapport à ce qui peut être l'opposition du progressisme et de la réaction, tous ces concepts qu'on utilise comme ça, on reprendra ça en seconde partie avec un texte de Nietzsche qui porte sur l'histoire antiquaire et traditionaliste.
- La troisième histoire va être la vérité. Dans le second type d'histoire c'est la fidélité, dans le premier type d'histoire c'est plutôt des modèles héroïques. Là ça va être la vérité, on cherche à savoir véritablement ce qui s'est passé et donc c'est une histoire critique qui va dégingluer évidemment tous les mythes dont les autres se sont emparés, dont ils avaient besoin.

Voilà donc ces trois types d'histoire et Nietzsche, dans la suite du texte, montre quels peuvent être les inconvénients de chacune de ces histoires dont la société, la culture, la civilisation ou l'homme individuel a besoin. Nous avons besoin d'une histoire monumentale, d'une histoire antiquaire et d'une histoire critique mais si l'une de ces formes d'histoire devient hégémonique au détriment des autres, si donc par conséquent elle est dans l'excès, elle produit des inconvénients et des maladies historiques types. Donc je laisse les trois inconvénients de côté en rapport avec ces mémoires on reprendra peut-être ça. Je voulais juste dire un mot sur l'interprétation de Gilles Deleuze par rapport à Nietzsche et à cette question de la mémoire et de l'oubli et ce sont des concepts qui sont présents ; Deleuze fait sortir du texte de Nietzsche des concepts qui sont présents et par le poids qu'il leur donne éclaire d'une toute autre façon la philosophie de Nietzsche. Son livre s'appelle *La philosophie de Nietzsche* paru aux PUF en 1964, c'est un texte qui n'a l'air de rien mais il a été un peu une bible pour le mouvement de contestation de 1968, il participe tout à fait de l'esprit de l'époque, tel que je l'ai vécu moi, et en même temps ce livre a une influence très très grande sur Foucault qui est un autre grand nietzschéen.

Deleuze insiste sur la distinction entre une conscience active et une conscience réactive. Les esprits actifs et les esprits réactifs. Alors qu'est-ce que ça veut dire ? La réaction c'est quand vous ne faites pas une action, vous réagissez, alors évidemment vous agissez, mais votre action, quel est son sens ? Son sens il est de s'opposer, elle est contre quelque chose qui se produit. Donc cette action, elle a toujours une qualité qui est de type négation, contradiction, opposition, je ne suis pas d'accord et ça je ne suis pas d'accord, oui c'est bien, il agit d'une certaine façon, il s'oppose, il réagit, il agit, mais son action est une réaction à quelque chose qui précède. Et donc on est du côté du négatif, de la négation. Qu'est-ce que ça serait la véritable action, c'est l'action qui précède la réaction, qui est donc créatrice et *affirmatrice*, qui propose, qu'invente quelque chose, alors les autres après ils peuvent y aller « ah c'est pas bien, on s'oppose on n'est pas d'accord » etc. mais l'action qui ne serait pas la réponse, qui ne serait pas ré-active, hein l'idéal d'action Nietzscheen.

Nietzsche faisait comme vous le savez un constat de l'état actuel de la civilisation Européenne, en disant elle est malade, elle est décadente et une des raisons de cette décadence est un trop grand poids de la mémoire, de la rationalité qui finit par étouffer les forces vives, vitales et de création. Alors il dit, là-dedans, quelle est la situation de la civilisation ? C'est un état de névrose, nous sommes dans une névrose collective pour Nietzsche, où on ne peut plus vraiment agir, mais on ne fait que réagir. C'est à dire que les forces de réaction ont fini par dominer, quoi ? ben les forces actives et *affirmatrices* elles ont fini par les juguler. C'est quoi la réaction, la réaction, c'est vous avez compris de la manière dont j'en parle, pour Nietzsche, c'est le ressentiment, la vengeance. Tout homme est là-dedans, tous.

Mais ce qui est embêtant, c'est quand ces forces là l'emportent sur les forces actives et de création et finissent par se les soumettre et donc on a une société ou une civilisation qui devient de plus en plus réactive, de plus en plus névrotique.

Alors c'est quoi exactement ? Supposons une défaillance dans la faculté d'oubli. C'est un passage de Deleuze - pour nous expliquer Nietzsche - « *la cire de la conscience* » donc vous voyez hein, c'est Platon là comme la dernière fois, la cire de l'esprit sur lequel se font les traces mémorielles oui ils sont là-dedans : la cire de la conscience est comme durcie, l'excitation tend à se confondre avec la trace dans l'inconscient et inversement, la réaction aux traces monte dans l'inconscient et l'envahit. Le ressentiment est une réaction qui à la fois devient sensible c'est un affect, la vengeance par exemple et cesse « d'être agir ». Formule qui définit la maladie en général, on ne peut plus agir, on est prisonnier d'une mémoire, mais d'une mémoire réactive, d'une mémoire des traces alors quand il dit que l'excitation tend à se confondre avec la trace, ça veut dire qu'on ne réagit plus à un événement, mais au souvenir de cet événement. Si vous prenez l'état de la culture européenne dans beaucoup de ses aspects, il y a eu des traumatismes il y a eu des chocs historiques terribles et regardez bien, c'est plus à la douleur de ce qui s'est passé que nous réagissons puisque c'est passé, nous réagissons aux traces, aux souvenirs que ça a laissé et notre action consiste à réagir, à réinvestir ces traces et à agir à l'égard de ces traces.

Donc on ne réagit plus à la blessure ancienne mais à la cicatrice. Le névrosé c'est celui qui ne s'en sort pas de ça ; il est toujours dans ses traces et ses souvenirs et à chaque fois qu'on lui dit quelque chose, qu'on lui donne une impression nouvelle, au lieu de la prendre pour ce qu'elle est et d'agir, il la rapporte à ses traces, à ses souvenirs, à la cicatrice et il réagit non à l'impression nouvelle ou à la réalité, mais au souvenir de cette réalité. Et le réactif, la pathologie elle est de ce côté-là et donc pour Nietzsche, l'homme moderne européen est devenu une créature de ressentiment qui n'en finit pas avec sa mémoire, il n'en finit de rien, il y a toujours un « ah mais faudrait pas oublier que ... » et puis ça y est, ça repart.

C'est, comme on l'a vu, cette mémoire qui par son excès est donc pathogène, malade, la mémoire du passé c'est le ressentiment c'est la mémoire des traces mais y a pourtant la possibilité en nous d'une autre mémoire qui serait une mémoire tournée vers l'avenir, qui serait une mémoire qui fournirait des modèles pour pouvoir agir dans l'avenir même s'ils sont faux, du moment que ça nous est utile pour nous projeter dans l'avenir, et pouvoir prendre d'une manière inventive et créatrice, *affirmatrice*, notre destin en mains.

Une mémoire active ce serait de pouvoir créer un homme capable de faire des promesses. C'est ça la mémoire active, la mémoire *affirmatrice* c'est une mémoire qui se projette dans l'avenir et qui dit « je ferai » et donc là on n'est plus dans le ressassement des traces et du passé, on se sert des traces pour leur donner un sens et une ouverture. Donc créer un être capable de faire des promesses c'est ça pour Nietzsche la tâche positive de la civilisation. Et comment ça se fait ? ben grâce à la douleur, grâce à la douleur qui est le plus grand des moyens mnémotechniques.

Bon, je vous passe là-dessus comme quoi la douleur nous crée une mémoire et une mémoire qui est peut être capable de nous projeter dans l'avenir en respectant les promesses que nous avons pu faire et que nous cherchons à tenir. Donc c'est une fidélité à nous même la promesse et c'est une manière de rendre le passé et le présent positifs et actifs et non comme un fardeau, un lien qui nous emprisonne.

Alors évidemment tout ceci me conduit à aborder un autre aspect des choses, un autre aspect de l'oubli. Avec Nietzsche on a vu l'oubli vital et sa fonction dans la civilisation, la culture, la santé. Hein la santé des peuples, la santé d'une civilisation.

Une autre forme d'oubli que j'ai appelé oubli moral et non vital et c'est la question du pardon. Alors vous allez me dire la question du pardon ben voilà. On est peut être, avec ce qui s'est passé, dans une interrogation concernant ces choses du pardon. Pardon veut dire que c'est une forme d'oubli, mais un oubli moral, une forme d'oubli, le pardon ce n'est pas l'oubli, c'est une forme, parce que l'oubli véritable c'est la suppression de la mémoire, des traces mémorielles. Or dans le pardon, pour pouvoir pardonner il faut se souvenir de l'offense, donc il faut en avoir le souvenir, en avoir gardé les traces alors du coup on se souvient évidemment de l'offense. Mais quand on pardonne, c'est une forme d'oubli... mais qu'est-ce qu'on pardonne ?

- Quand le pardon pardonne, qu'est-ce qu'il pardonne ?
- Ou bien encore si vous préférez qu'est-ce qu'on oublie ?
- Quel type d'oubli crée un pardon ? et sur quoi il porte ?

Alors cette question, vous le voyez bien, elle nous conduit à aborder la chose sous deux aspects. Il y a le pardon au niveau juridique, au niveau collectif, au niveau du droit et de l'état du droit et puis il y a le pardon au sens moral, ce qui n'est pas pareil. Donc il y a un double volet sur cette question, un double champ. Dans la seconde séance on abordera la question du pardon moral, y-a-t-il des choses qu'on ne peut pas pardonner ? Y a-t-il de l'impardonnable ?

Ce jeune homme ou cette jeune fille qui s'est fait tuer vendredi soir, à la terrasse d'un café est-ce qu'il y a une possibilité de pardon à l'égard de l'assassin, du terroriste, ou pas ? Bon, et puis il y a évidemment dans l'histoire des crimes qui sont d'une telle violence qu'on peut se poser la question et il y a eu une législation qui a déclaré que ce sont des crimes imprescriptibles. Donc nous allons reprendre cette notion d'imprescriptible tout à l'heure en seconde séance.

Alors pourquoi j'accélère comme ça eh bien c'est pour pouvoir arriver à ce pourquoi je m'étais destiné dans ce cours ; c'est à vous parler d'un oubli ontologique, non plus d'un oubli vital ou moral mais ontologique. Ontologique ça veut dire quoi. Bien vous allez le voir. C'est Heidegger. Le philosophe Martin Heidegger va nous être d'un grand secours dans le questionnement que je

porte, qui est de mettre en question l'hégémonie de la mémoire et donc par conséquent si vous voulez de faire un plaidoyer, même si c'est pas exactement ça, en faveur de l'oubli, alors je suis allé chercher Nietzsche et puis là je me pose la question du pardon, comme forme d'oubli. En quoi Heidegger peut-il nous apprendre beaucoup de choses ?

Est-ce qu'on n'oublie pas quelque chose d'essentiel, en faisant l'apologie de l'oubli, très mesurée comme vous l'avez vu, très équilibrée de Nietzsche, mais enfin c'est un premier pas, est-ce que on n'oublie pas quelque chose d'essentiel ? quelque chose qui ferait que ça serait plus que l'épanouissement de la vie, que le développement de la puissance, de la volonté de puissance, est-ce que dans la puissance et les rapports de puissance qui semblent remplir la totalité de la réalité, avec la rationalité qui tente de contrôler un peu tout ça et de le faire jouer, est-ce que, quand on prend les choses sous cet abord-là, on n'est pas dans un oubli ? Un oubli qui serait encore peut être plus important, plus haut, pourquoi ? et bien pour l'excellence humaine, pour l'Homme dans ce qu'il pourrait avoir de plus accompli.

Lui, Heidegger nous dit que toute ces philosophies de l'histoire rationnelle, à la Hegel ou Marxiste, ou bien la volonté de puissance de Nietzsche qui semble faire opposition, en fait il ne fait pas opposition. Il fait pas opposition parce qu'il n'attaque pas l'essentiel. La philosophie de Nietzsche fait partie de la métaphysique occidentale, il croit Nietzsche, rompre avec cette métaphysique et cette métaphysique de la mémoire comme on l'a vu, en faisant un éloge de l'oubli, il croit rompre, il croit en sortir, mais il n'en sort pas vraiment, il reste à l'intérieur de cette histoire de la métaphysique, pourquoi ? Et bien parce que il ne se rend pas compte que lui et le monde dans lequel nous vivons, nous nous enfonçons dans un oubli de plus en plus profond.

Qu'est-ce que c'est cet oubli ? Eh bien c'est l'oubli de l'être. Alors qu'est que ça veut dire l'oubli de l'être ?

La philosophie s'est constituée comme métaphysique dès le départ et par contre c'est, dès le départ avec Platon, même s'il met la mémoire au centre comme on l'a vu la réminiscence, la réminiscence des idées, il s'enfonce dans l'oubli de l'être, qui va être à son apogée dans le monde technique ; dans le monde technique où, les mémoires artificielles, ça a été mon point de départ à mon questionnement la mise en forme de ma problématique, où les mémoires artificielles, ordinateur, réseau, internet etc... ont pris un développement absolument considérable, au point de faire que l'ensemble de la planète est entourée par un web, par un réseau, par une toile d'araignée géante, qui est la toile d'araignée géante de la mémoire.

Alors si on nous dit que, si Hegel dit qu'on s'enfonce dans l'oubli, on va penser que la métaphysique, la philosophie a pour tâche de se remémorer et donc de redonner à la mémoire sa fonction positive. Eh bien non, c'est le contresens, surtout le contresens à ne pas faire. Il dénonce, - alors vous savez les questions des philosophes hein, faut rentrer dedans, c'est toujours tous, pour tous - il dénonce - sinon aurait pas de philosophie, si les questions n'étaient pas un peu bricolées, un peu construites, sinon on serait comme tout le monde à répéter les mêmes trucs, alors là ça va nous permettre de répéter autre chose..., de ne pas répéter je veux dire !

Alors d'un côté il dénonce l'oubli, le croissant du monde technologique et mémoriel dans lequel nous sommes, de cette hyper mémoire et en même temps il ne fait pas une simple apologie de la mémoire. Comment est-ce qu'on peut comprendre ça ? Il condamne l'oubli dans lequel on est, mais en même temps la tâche de la philosophie ce n'est pas une remémoration.

Et là, il faut comprendre que l'oubli dont Heidegger nous parle, c'est un oubli qui est originaire, *inéliminable* et irréductible. Y aurait un oubli ontologique. Ontologique ça veut dire qui concerne le *ontos*, c'est dire l'être. Ça peut avoir plusieurs sens aussi, mais bon, prenons le comme ça : un oubli ontologique ; et la Pensée qui penserait vraiment serait en rapport avec cet oubli, elle le garderait si vous voulez, elle garderait l'oubli, elle respecterait cet oubli, elle veillerait sur lui.

Donc quelle est la situation ? Ça change tout, ça a l'air de rien, mais ça change tout. La philosophie classique fait de l'esprit une mémoire et de la philosophie une tâche de remémoration Platon Hegel...Mais, la tâche maintenant de la philosophie n'est plus de faire mémoire, elle est de garder l'oubli, de veiller sur l'oubli. Alors vous allez me dire bon ben d'accord, ça vous fait deux oublis.

Il y a l'oubli dans lequel est plongé qui est de plus en plus profond, toute la civilisation occidentale donc l'Européenne, puisque l'Occident c'est l'Europe, par ses racines, par ses principes constitutifs. Nous sommes dans un oubli de plus en plus profond de l'essentiel. Bon ça c'est un grand principe hein ; et donc la tâche de la pensée qui pense est d'empêcher cet oubli second, attendant à la civilisation technologique, la technique, de lever cet oubli, non pas pour nous remémorer quelque chose qu'on aurait oublié, mais pour garder l'oubli fondamental. Ce qu'on oublie, c'est qu'il y a un oubli fondamental.

Alors ça fait deux oublis : l'oubli subjectif, de l'époque, de l'histoire, de la modernité depuis les Lumières et l'oubli est quelque chose de fondamental anti Lumières, quelque chose de fondamental, d'essentiel. Et donc la tâche du philosophe est de dire « attention il y a un oubli que vous oubliez : l'oubli de l'être. Qu'est-ce que ça veut dire l'oubli de l'être ? C'est quoi cette histoire ?

Vous voyez je suis dans Heidegger à coups de hache là, je suis bien obligé, en vingt minutes on ne peut pas faire autrement. C'est pédagogique un peu.

Qu'est-ce que l'Homme ? L'Homme vous vous dites est un animal raisonnable, euh raisonnant, qui a la raison et qui est sensé parce qu'il a la raison de savoir s'en servir et être raisonnable. Animal rationnel *zoon (animal), échôn (ayant), logon (raison)* [animal ayant le logos, la raison] nous dit Aristote. Et ça c'est la définition traditionnelle de l'Homme. Pour Heidegger dans cet animal ce n'est pas la raison qui compte ; c'est la compréhension de l'être et du sens de l'être. Bon attendez là qu'est-ce que c'est votre histoire ? Qu'est-ce que c'est la raison ? Qu'est-ce que c'est la rationalité ? Si vous définissez l'Homme par la rationalité, vous le fourvoyez, nous nous fourvoyons sur nous-mêmes. Vous voyez il vous apprend quelque chose là, vous ne savez pas encore pourquoi mais il vous apprend quelque chose puisque vous vous dites l'homme c'est un animal rationnel, celui qui possède la raison, c'est ce qui le distingue des animaux. Il dit non, non, non, non, pas ça. C'est quoi la raison ? Et bien la Raison elle arraisonne. Voyez, elle arraisonne.

En un seul mot, le verbe arraisonner comme vous arraisonnez un navire, vous vous emparez du navire et de ses biens, ses richesses qui sont dans ses cales, ou bien vous l'arraisonnez le stoppez parce que vous supposez que les marins ont une maladie, des trucs comme ça. Arraisonner. La raison en deux mots, a-raisonne. Elle arraisonne quoi ? Elle est faite pour arraisonner, c'est à dire s'emparer. De quoi ? Des étant, de la réalité. La rationalité scientifique, économique, technique, est un arraisonnement du monde. Arraisonner c'est à dire que vous voyez bien, on va soumettre les étant, c'est à dire les choses qui nous apparaissent, qui viennent à nous dans la perception, dans la sensation, ce qui se donne à nous,

On a, par la raison, une grille de lecture à laquelle on la soumet, quand il dit des catégories, principe de causalité, principe de raison suffisante. Principe de raison suffisante : tu vois une fleur tu lui dis d'où tu viens ? Quelle est ta cause ? Rends-moi raison de ta cause ! mmmhhh est-ce qu'il n'y aurait pas une autre attitude devant une fleur, une autre attitude devant un oiseau ? Qu'est-ce que c'est que cette pensée rationnelle dont les Lumières nous font l'éloge et nous promette la délivrance et l'émancipation de l'humanité ? Tintin, on n'aura rien du tout de ce côté-là, ce sera de pire en pire, c'est ça Heidegger.

Alors pourquoi, qu'est-ce que c'est cet être dont il faudrait, dont nous sommes appelés à garder, veiller, à être en lien avec ce sens de l'être ? Et non pas raisonner, principe de raison suffisante, *rien n'est sans raison* dit Leibniz, rien n'est sans raison, tout a une raison dont il va falloir rendre compte, tu vas me rendre des comptes. Tu vas me rendre la raison c'est-à-dire les causes, d'où tu viens et comment t'es, et pourquoi tu es comme ça ? C'est la science, c'est le savoir. Et vous voyez l'agressivité, la violence qu'il y a dans le savoir et dans la raison elle-même...

Vous ne vous en doutiez pas, il se trompe peut-être, c'est possible que Heidegger là il déconne complètement, mais là quand même étonnant quoi, il nous apprend quelque chose là. On peut dire ce qu'on veut sur lui, quand même il apporte ça, cette violence constitutive de la raison. Comprenez pourquoi Heidegger est le plus grand philosophe du XX^{ème} siècle et pourquoi les Foucault, Deleuze, l'École de Francfort, tous ces gens-là, même s'ils l'ont attaqué pour un tas de raisons etc... Sartre, Merleau-Ponty et les autres, et la phénoménologie française, elle n'existe pas sans Heidegger, l'existentialisme français n'existe pas sans Heidegger. Et oui, c'est capital.

Donc, vous allez me dire, mais la philosophie va peut-être nous en sortir de cet oubli profond dans lequel s'enfoncent le monde technique, ce qu'il appelle le dispositif, le *geist*, c'est à dire l'arrondissement de la réalité dans nos schémas rationnels productivistes, utilitaires, qui sont censés nous apporter la liberté, l'émancipation. Pourquoi cette occultation grandit avec le monde de la technique ?

Eh bien il faut partir de quelque chose qui est un peu difficile, mais qui est très simple. Et le simple est difficile. C'est ce qu'il dit, c'est très simple. Il dit : il y a un oubli constitutif de notre civilisation, donc on comprend, qui est l'oubli de l'être. On va dire c'est quoi l'être maintenant ? Alors vous pouvez prendre « de l'être » ça peut être un complément subjectif ou objectif, un génitif, comme on dit génitif, nous oublions l'être, la chose qui est l'être, l'objet qui est l'être.

Et puis vous pouvez le prendre en un sens subjectif, c'est à dire c'est l'être lui-même qui s'oublie. L'oubli de l'être, ça peut être si vous voulez, allez pour faire vite, les hommes qui oublient cet objet, cette réalité qu'est l'être, ou ça peut être la réalité qu'est l'être qui s'oublie elle-même.

Vous voyez donc on sort du subjectivisme Nietzscheen sous ce thème de la volonté, volonté de puissance etc... pour quelque chose qui se passe du côté de l'être. C'est pour ça que il a écrit Heidegger une lettre sur l'humanisme, dans laquelle il soutient que sa philosophie est bien un existentialisme au sens où le primat est donné à l'existence mais ce n'est pas un humanisme. Or c'était la plaquette de Sartre, il répondait à Sartre. Vous voyez pourquoi c'est pas un humanisme, parce que c'est pas du côté de l'homme que ça se joue, ça se joue du côté de la réalité principalement, du côté de l'être lui-même qui s'oublie, ça veut dire quoi qui s'oublie, ça veut dire qu'il se met en retrait, il s'efface, *obliviscor* : s'oublier, s'effacer, se mettre en retrait, en recul, en existant par exemple comme monde de la technique, notre monde se donnant ce développement comme monde de la technique, ça c'est la face voyante, en même temps, ce dont il provient est en retrait, se cache et est oublié, est dans l'oubli.

En même temps qu'il se produit comme époque de la technique, il se clos sur lui-même, en même temps qu'il se découvre, il se recouvre. Il y a deux faces toujours avec l'être. La face explicite, visible et puis la face cachée qui est en retrait. Et qui fait que, du coup, vous avez une autre dimension du monde. Vous avez une dimension dont on ne, qui nous obnubile, le monde comme mondialisation technologique, industrielle, commerciale, financière, ça c'est ce sur quoi on est sensé réfléchir quand on est sérieux, c'est la mondialisation.

Il y a une autre face ; une autre face où il y a du non *mondialisable*, il y a du non *mondialisable* et c'est ça que vous oubliez, c'est ça qu'on oublie en permanence. Il y a quelque chose qui n'appartient pas, qui n'est pas intégré dans ces réseaux de communication et d'échange, censés être régulés par la rationalité. Admettons même qu'on arrive à contrôler plus ou moins rationnellement, ces choses-là, c'est peut être possible, mais en tout cas pendant qu'on fait tout ça, on est dans l'oubli du retrait de quelque chose qui n'est pas du monde, mais qui fait partie de l'être, de la réalité ; il y a du non monde si vous voulez et s'il y a du non monde, ce non monde c'est de l'immonde, c'est de l'immonde au sens où ce qui échappe à la volonté consciente et à la rationalité, à nos projets, peut revêtir l'aspect de l'immonde.

Et qu'est-ce c'est que cet oubli, cet oubli fondamental de l'être ? Eh bien nous en avons une expérience, quand on abandonne nos calculs, nos prévisions, et à titiller sur, à cliquer sur les ordinateurs évidemment, dès que nous sortons, nous mettons entre parenthèses, nous mettons de côté, la pensée *calculante*, *raisonnante*, *expliquante*, obsédée des causes et des lois ; si on met un peu ça de côté, nous pouvons avoir l'expérience de cette autre face du monde, du non monde, de l'envers de la mondialisation si vous voulez. Qu'est-ce que l'envers de la mondialisation ?

Ça va peut-être vous surprendre, mais c'est la Terre, avec un T majuscule. Est-ce que la mondialisation n'est pas en train de foutre en l'air la Terre ? Est-ce que cette mondialisation magnifique, cette rationalité du calcul, de prévisibilité tout ce que voudrez, n'est pas en train d'arraisonner tellement les étant qu'il va plus rien rester de la Terre qui sera exsangue et dans laquelle l'Humanité ne pourra peut-être plus plus vivre ! Bon alors évidemment j'en sais rien, je ne suis pas prophète, mais si j'écoute certains là, qui traînent avec des sacs à dos, ah écoute fais gaffe tu vas voir, ce n'est pas loin...

C'est la Terre qui est dévastée, oui alors vous allez me dire, oui, le truc, l'enfer, l'envers de la mondialisation, le nom monde c'est la Terre mais pourquoi la Terre et quel lien avec votre histoire de l'oubli de l'être, alors faut que j'explique.

La Terre est là pour indiquer, pour figurer, pour symboliser quelque chose qui est *archi-archaïque*, d'une obscurité et d'un passé immémorial. Qu'est-ce que c'est la Terre, c'est le sol, *archi-terrestre*, la couche la plus profonde, la plus archaïque sur lequel tout repose ; nous, les Hommes vivants, nos monuments, nos civilisations, nos institutions, si tout repose sur la Terre, la Terre elle-même est en repos.

Galilée nous apprend qu'elle tourne autour du Soleil ; c'est la science ça, mais quand vous vivez la Terre, comment je vis la Terre ? Parce que j'ai un corps, avec lequel je peux marcher, courir et peut être faire d'autres choses, ce corps il prend appui, il a un sol qu'est la Terre. Et donc cette Terre qui est en repos, qui ne bouge pas, qui ne tourne pas, qui est immobile, alors on pourrait distinguer repos et immobilité. Cette Terre, elle est dans l'obscurité la plus profonde. C'est le repli, elle est repliée sur soi, elle est tellement repliée sur soi qu'elle peut donner, elle ne vient pas d'autre chose, elle ne vient pas d'ailleurs, *elle sort du chaos* disait Hésiode, on ne pouvait trouver plus belle image, Gaïa, elle sort du chaos, du vide, du rien, elle se pose elle-même, elle s'auto-positionne et du coup, étant à elle-même comme sol archéologique, elle se tient dans l'obscurité de son propre être et donc dans un oubli. La Terre est une nuit impénétrable, il n'y a rien à en dire, dans sa profondeur, dans ses couches, ses strates, elle participe de l'obscur versant de l'être.

Et qu'est ce qui nous permet de dire ça ? Eh bien c'est l'œuvre d'art. Quelle est cette expérience que j'ai de l'oubli de l'être ? Eh bien c'est l'art qui me le donne, ça passe par la poésie, principalement pour Heidegger, mais qu'est-ce que c'est ce rapport entre l'œuvre d'art et la Terre ?

La Terre, c'est qu'une œuvre d'art ne peut pas se faire sans matériaux, sans terre. Donc L'œuvre d'art elle présente la Terre, comme terre, et donc cette Terre, en tant qu'elle est indicible, impénétrable, elle est une nuit obscure, ce qui fait que l'œuvre d'art, elle a toujours deux volets, un pied dans l'Histoire et les historiens de l'art peuvent vous expliquer les cheminements, les formes, l'engendrement, les influences, les écoles, les modèles, ça c'est le boulot de l'histoire de d'art qui nous raconte l'art dans l'histoire. Mais l'art n'est pas simplement dans l'histoire, il a un pied du côté de la Terre, pourquoi, parce que il fait appel à des matériaux, il fait appel à la Terre. Et la Terre elle est sans sens, sans signification, elle est impénétrable, la Terre comme nuée obscure, qui fait trou, qui fait trou dans notre rationalité, qui fait trou dans notre demande de sens, qui fait trou. Autrement dit l'œuvre d'art, par la matérialité qu'elle implique, dont elle fait usage, présente quoi ? Une secrète réserve quant à son sens. Une œuvre d'art vous pouvez toujours en donner la signification, elle a une signification historique c'est l'histoire de l'art, les esthéticiens, les commentateurs...

Mais prenez Van Gogh, un champ d'oliviers à Saint Rémy, vous allez voir le champ d'oliviers, vous regardez le tableau oui ça a une signification, c'est un champ d'oliviers à Saint Rémy oui et alors ? Qu'est-ce que c'est que ce truc, là ? Qu'est-ce que c'est que ce truc ? Ça veut dire quoi ? Pourquoi peindre ça ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Ce n'est pas un champ d'oliviers, pourquoi il fait un champ d'oliviers ? Pourquoi peindre ça ? Alors l'autre il dit « c'est beau euh... » oui, c'est beau, « ah j'aime bien il y a des belles couleurs, t'as vu le ciel ? » oui, oui. C'est quoi ça cette œuvre ? Quel est son sens ? on sent bien qu'il y a du sens, mais on n'est pas foutu de dire ce que c'est ! Il y a du sens mais il est secret, il n'y a pas d'œuvre d'art s'il n'y a pas une part d'énigme et de mystère. Et donc l'œuvre elle nous présente ce côté secret, mystère dérobé de l'être, de la réalité...

Voilà, vous trouverez des choses comme ça dans *Chemins qui ne mènent nulle part*, 10/18 l'article « l'œuvre d'art et la vérité. » Alors qu'est-ce que vient faire la vérité ?

Mais j'arrête là parce que j'ai promis d'arrêter et qu'on a une seconde séance. Je vous remercie.